

L'ATELIER D'ÉCRITURE : UN ESPACE POTENTIEL DE TRAVAIL SYMBOLIQUE ET DE CRÉATION

FRANÇOISE BRÉANT

Tout le monde s'accorde à penser que la mission de l'école, par delà l'acquisition des « savoirs de base », consiste à favoriser l'insertion, au sens large du terme, c'est-à-dire la possibilité pour chacun de trouver sa place en tant que citoyen du monde, dans la famille, à l'école, en formation, dans un emploi, dans des activités sociales et culturelles... Même s'il a été montré qu'une dynamique de socialisation positive favorisait les démarches d'apprentissage, se posent, aujourd'hui, de manière de plus en plus aigüe, des interrogations concernant les motivations à l'apprentissage, tant à l'école pour les savoirs de base et la culture générale, que dans le cadre de la formation professionnelle. De plus, dans le contexte économique et social actuel, nous sommes amenés à envisager très sérieusement une insertion qui ne passe pas nécessairement par des critères d'efficacité immédiate et par la notion d'efficacité économique.

Dans cette perspective, les préoccupations pédagogiques des enseignants et des formateurs doivent s'orienter vers

la question du désir d'apprendre et vers la construction de compétences dites sociales et culturelles. C'est ainsi que se développent, dans le cadre du cursus scolaire et en formation professionnelle, des activités de pratique artistique et culturelle.

Parmi ces activités, les ateliers d'écriture ont pris une grande place. Ils semblent répondre à la nécessité de considérer le plaisir de créer individuellement et collectivement comme moteur de l'apprentissage de l'écriture et de la lecture et comme facteur de socialisation.

Quel atelier soit animé par un enseignant, un formateur, un éducateur ou un écrivain, on peut relever qu'il est toujours question d'interroger les conceptions utilitaires et instrumentalistes de l'écriture, de se confronter, d'une manière différente de l'école, au code de la langue, de démystifier l'écrivain, et surtout, de promouvoir la valorisation et la reconnaissance de la personne qui écrit. Ainsi, dans l'atelier d'écriture, on va chercher ce qui permet au sujet de donner du sens à ses écrits et ce qui le place dans un rapport vivant à la création.

À partir de ce constat, l'hypothèse de réflexion proposée ici sera la suivante :

L'atelier d'écriture, comme espace potentiel de création, va stimuler à la fois le désir de s'insérer et le désir d'apprendre. Il remplira une fonction initiatique, dans la mesure où il va permettre l'ancrage symbolique indispensable à toute socialisation et à tout apprentissage.

Cette réflexion s'appuie sur un travail de recherche clinique mené à partir de l'animation d'ateliers d'écriture en formation de formateurs (Bréant, 1997 ; 2003) et avec d'autres publics tels que des doctorants en sciences de l'information et de la communication et des éducateurs en foyer de l'enfance (Bréant, 1999). Ces ateliers visent à dédramatiser les difficultés d'écriture. Ils ont pour fonction d'explorer la créativité, d'analyser son rapport à l'écriture, d'analyser la nature des savoirs qui se construisent lors des passages entre différentes postures d'écriture (posture de création, posture autobiographique, posture réflexive sur sa pratique professionnelle, posture de recherche universitaire) et de mettre en place des moyens pour favoriser ces passages. Ainsi, tout en développant une analyse du rapport au savoir, il s'agira de porter une attention particulière à la notion déjà explorée par Barthes, de « saveur » poétique...

Des analyses de cas et d'entretiens ont été réalisées. Les corpus recueillis ont été confrontés à d'autres pratiques d'animation d'ateliers d'écriture analysées dans le cadre du Diplôme d'Université d'Animateur d'Ateliers d'Écriture (DU de second cycle à l'Université Paul Valéry à Montpellier), d'un GER (Groupe d'Étude et de Recherche à l'IUFM de Montpellier) regroupant des enseignants du primaire et du secondaire, de stages en formation continue d'enseignants et d'un groupe de recherche à l'INRP « écrire sur sa pratique et construction de compétences professionnelles ».

Pour développer cette réflexion, je définirai d'abord la nature du travail symbolique que l'on peut promouvoir dans un atelier d'écriture puis la manière dont on pourrait concevoir cet atelier : comme un espace potentiel au sens de Winnicott, un espace de jeu, d'écoute, d'analyse et de création.

LE TRAVAIL SYMBOLIQUE. PROCESSUS DE CRÉATION ET SOCIALISATION

Afin de préciser l'axe de réflexion, je propose de considérer le travail symbolique comme constitutif du

processus de création et comme mode privilégié de socialisation.

LA MISE EN MOUVEMENT DE LA RELATION ENTRE PLAISIR ET TRAVAIL

Dans la plupart des cas, quel que soit le public auquel il s'adresse, l'atelier vise d'abord à dédramatiser les difficultés d'écriture.

– Dans l'atelier, on découvre et on cultive le plaisir d'écrire : il peut s'agir d'un plaisir immédiat, mais surtout de découvrir un nouveau plaisir qui se construit. Ce plaisir peut passer par des jeux d'écriture, par la création littéraire, poétique ou de fiction, par la reconstruction de son histoire vis-à-vis de l'écriture, ouvrant ainsi, éventuellement, des chemins de réconciliation. Faire en sorte qu'écrire devienne réellement un plaisir se réaliserait ainsi dans l'articulation entre plaisir et travail, favorisant du même coup le désir d'apprendre et de se perfectionner. Cette démarche, en apparence paradoxale, semble constituer une part essentielle de ce qu'on appelle le travail de l'écriture. J'y reviendrai plus loin.

– De plus, la notion même d'atelier, où l'on fabrique, où l'on expérimente, où l'on donne à lire, où l'on s'expose, renvoie au plaisir d'être en groupe, de partager mais aussi à la notion de travail :

- travail sur soi (transformation de soi, accueil de l'inconnu en soi) ;
- travail sur le groupe (transformation des formes d'échange, travail de l'écoute, de transformation du jugement) ;
- travail de lecture (prise de conscience de la place du lecteur) ;
- travail sur un produit socialisé et valorisé : l'écrit (nécessité de la réécriture, transformation d'un produit, de l'usage d'un produit).

Ainsi, dans l'atelier d'écriture, on va pouvoir repérer comment l'ensemble de ces formes de travail, articulées au plaisir, favorisent, pour le sujet, le développement d'un travail symbolique.

LE SUJET ET LA LOI DU LANGAGE

Ce travail, effectué dans l'atelier, confronte le sujet à la loi du code et à la loi de l'autre.

La loi du code

Le processus de création à l'œuvre dans l'écriture confronte le sujet à la langue, c'est-à-dire à l'institution du langage comportant un code et des règles et en même temps à ce qui transcende et/ou subvertit le code et la règle. Dans l'écriture, le sujet est amené à personnaliser son rapport à la règle, à l'analyser, à le distancier.

Dans l'atelier, les personnes sont d'abord confrontées à la règle, à travers les consignes ou les propositions d'écriture. Celles-ci ont pour fonction de mettre en place un cadre qui donne des repères mais qui ouvre aussi un espace de jeu : jeu avec les sonorités, avec les rythmes, avec le sens... des mots et des phrases... Jeu avec le rêve... la fiction qui voile ou dévoile la réalité...

Progressivement ou brusquement, le sujet est confronté de manière très concrète au code de la langue et à la fonction symbolique du langage. Il peut découvrir que la richesse de sa singularité s'exprime d'autant mieux et de manière plus large s'il prend connaissance du code et s'il approfondit son fonctionnement. Bien qu'il soit soumis à sa loi, il peut découvrir comment subvertir le code tout en le respectant. Ainsi, à travers les propositions d'écriture, référées ou non à des textes d'auteur, visant l'exploration des « possibles » et le travail de construction du texte, il peut découvrir comment la fonction symbolique s'articule avec le registre de l'imaginaire et le plaisir d'écrire.

La loi de l'autre

Fondamentalement, le travail de l'écriture pose la question du rapport à l'autre, à l'altérité, à l'altération. Il pose la question de la lecture et ouvre nécessairement sur un double travail : celui de l'écoute (écoute de soi, écoute de l'autre) et celui de l'adresse (qu'est-ce que j'adresse ? à qui je l'adresse ? et pourquoi je l'adresse ?). Dans l'atelier, le groupe tient un rôle essentiel pour traiter ces questions.

En ce sens, le groupe revêt deux fonctions principales :

- Une fonction de réassurance, voire maternante, maintenant le registre de l'illusion, permettant ainsi une narcissisation parfois nécessaire. Par des règles de fonctionnement reposant sur la bienveillance et le non-jugement, le groupe peut être un lieu de reconnaissance et de valorisation.

- Une fonction de différenciation et de distanciation. Le sujet devient lecteur des autres textes et ses textes se trouvent soumis à la lecture de l'autre, à ses exigences de lecteur. Cette dynamique entre l'écriture et la lecture va

permettre au sujet de devenir lui-même lecteur de ses propres textes. Il est ainsi amené à interroger ce qu'écrire veut dire en terme de rencontre avec l'autre. Plusieurs questions vont alors se trouver posées :

Écrire comporte-t-il des risques ? Dans ce cas de quels risques s'agit-il ? Dans mes écrits, que vais-je livrer de moi qui pourrait m'échapper ? Comment puis-je me risquer dans la rencontre sans me perdre complètement ? S'agit-il de perdre quelque chose et d'accepter de me laisser altérer pour vivre cette rencontre ? S'agit-il d'une rencontre avec l'autre (membre du groupe) et/ou avec l'autre en moi, encore inconnu ?

En effet, le travail en atelier ouvre nécessairement sur ce qui, dans la relation à l'autre et dans l'écriture même, se révèle de l'ordre de la loi du langage et de la non-maîtrise.

Dans cette perspective, le travail de l'écoute est indispensable, écoute active et positive des processus inconscients. Or il apparaît, pour l'avoir vécu et analysé, que la spontanéité n'existe pas, des phénomènes de résistance se développent. Il est nécessaire de « s'entraîner » pour mettre en œuvre le potentiel créatif que constituent les savoirs inconscients dans l'élaboration de la pensée et donc dans l'écriture. Nous n'y avons pas accès directement, cependant, il semble qu'une zone existe entre le conscient et l'inconscient, entre une réalité personnelle, intérieure et la réalité extérieure et partagée. Freud (1896) parle de « préconscient », Winnicott (1971) « d'aire intermédiaire d'expérience ». Dans tous les cas, pour accéder à cette zone, l'expérience du langage est essentielle. De l'oral à l'écrit, le travail de la langue est nécessaire, c'est ce qui permet au sujet de se construire, de conscientiser sa démarche et de devenir créateur.

LE DEUIL DE L'ÉCRIT IDÉAL

Le travail de la langue met en mouvement et réalise la relation entre l'écriture comme processus et l'écrit comme produit. Dans l'atelier, par l'expérience approfondie du langage, le sujet se trouve engagé dans un double processus : je m'inscris dans le mouvement de ma production subjective et je produis un objet : l'écrit. J'ai pu constater que pour s'engager dans cette dynamique, le sujet est amené à faire le deuil de l'écrit idéal. En effet, bien souvent, les personnes ont des « blocages » vis-à-vis de l'écriture à cause de cet écrit idéal inaccessible qui constitue un obstacle à toute entrée dans l'écriture. Les représentations que ces personnes ont de l'écriture sont directement liées à cet idéal : « Je ne sais

pas écrire. J'aimerais écrire comme ceux qui savent. Celui qui sait écrire détient un pouvoir... Je n'y arriverai jamais. » L'écrit se constitue comme un objet fantasmatique inaccessible associé à un désir de maîtrise et de toute puissance. L'écriture est conçue comme quelque chose de statique qui fige la pensée et la démarche qui mène au produit fini, éventuellement littéraire, est perçue comme un mystère. Il s'agit d'éviter de se mettre en situation de perdre une stabilité qui pourtant n'est pas satisfaisante. Dans cette représentation où l'écriture est conçue comme un instrument, il s'agit de maintenir l'illusion que l'on pourrait posséder des savoirs nouveaux sans rien changer, sans rien perdre. Mais cela est impossible et conduit le sujet dans une posture d'échec qui produit de la souffrance. L'écrit idéal fonctionne alors comme un écran sur lequel on projette des modèles très rigides et des peurs irrationnelles. Cet écran masque l'inconnu et toute démarche qui pourrait y donner accès et l'accepter.

J'ai pu repérer ce type de fonctionnement chez une majorité des personnes qui se trouvent confrontées à la nécessité d'écrire, qu'il s'agisse d'adultes en difficulté d'insertion, d'adultes en reprise d'études, de doctorants en fin de parcours universitaire, d'enseignants, d'enfants en plus ou moins grande difficulté scolaire. On peut aussi le repérer chez des personnes qui participent à des ateliers parce qu'elles disent avoir « simplement » envie d'écrire.

À travers ces différentes pratiques, j'ai pu analyser que l'atelier, en tant que lieu de passage à l'écriture, peut constituer le lieu du travail de deuil de l'écrit idéal (Bréant, 1997). On voit s'opérer là un double mouvement. D'une part, ce travail de deuil est nécessaire pour que le sujet puisse entrer dans une temporalité nouvelle où il pourra accueillir le texte produit comme une réalité qui vient de lui, mais qui est différente de lui, comme une réalité qui a un commencement et une fin. Et d'autre part, le plaisir de la découverte et de l'imprévu, le plaisir de la production, ouvrent, pour le sujet, un nouvel espace où il pourra se sentir capable de se confronter à la loi du langage : c'est ce qui lui permettra de s'inscrire dans le nécessaire travail de deuil de l'écrit idéal.

En effet, le processus de subjectivation dans l'écriture se développe au cœur de la tension entre le travail de deuil et le travail de production. En se différenciant de l'objet produit, le sujet construit une relation à l'écrit concrète,

vivante et surtout évolutive dans laquelle il peut se reconnaître créateur.

Ainsi, le sujet peut s'engager dans la dynamique du désir de se confronter à la loi du langage, du désir d'apprendre de nouvelles techniques et de nouvelles méthodes.

Si l'on considère le travail de l'écriture comme permettant au sujet de renoncer à un idéal où le savoir constitue un objet comblant, la dynamique du désir, enclenchée dans l'atelier, pourrait s'inscrire dans celle plus large d'un travail de deuil de l'idéal et du désir de toute-puissance. En effet, dans toute démarche de socialisation et d'insertion, ce travail de deuil est nécessaire pour se structurer en tant que sujet manquant, fondamentalement soumis à l'altérité.

LES FONCTIONS DE L'ÉCRITURE ET LA SUBLIMATION. UN ENJEU POUR L'ÉDUCATION

Pour approfondir la réflexion concernant les processus à l'œuvre dans l'atelier d'écriture, je vais revenir ici sur la relation entre les différentes fonctions de l'écriture et les enjeux de l'éducation, en prenant appui, notamment, sur le concept de sublimation.

J'ai pu repérer, dans l'atelier d'écriture, une dialectique entre le processus de subjectivation et le processus d'objectivation à travers trois fonctions essentielles de l'écriture :

Implication – distanciation – socialisation (Bréant, 1999).

J'ai pu constater que le travail de l'écriture mettait en œuvre des activités de métalangage, en particulier lors de propositions d'écriture favorisant le jeu entre fusion et distance, lors de propositions de passerelles entre le plaisir immédiat et le travail de réécriture. Il semble que ces activités de métalangage permettent l'accès à la zone intermédiaire entre le conscient et l'inconscient. Et il apparaît que c'est au cœur de cette zone que se crée le langage, en articulant les trois processus que sont l'implication, la distanciation et la socialisation.

Par exemple, dans un atelier en DESS Conseil et formation en éducation (comprenant cinq séances sur six mois), la première proposition d'écriture est une consigne ludique d'exploration. Elle consiste à fabriquer dix mots à partir des lettres de son nom et de son prénom et d'écrire un texte dans lequel les dix mots seront présents. Tous les participants écrivent puis lisent leur texte. Lors de discussions, chacun fait part de son rapport à la consigne, de ce

qu'elle lui a permis ou non, de la contrainte, du plaisir, de la surprise. Les échanges sont centrés sur la question des effets d'une consigne simple sur le déclenchement d'un processus de création. Nous repérons ce qui, dans la consigne, permet ce processus : la fonction du jeu ainsi que le rapport entre l'implication subjective et la fiction. Après plusieurs séances d'exploration de la créativité et d'analyse des représentations de l'écrit, je propose une consigne complexe. Il s'agit pour chacun de construire un texte de fiction devant rassembler et articuler des éléments disparates élaborés à partir de consignes simples, certaines subjectivement implicantes, d'autres relevant d'une forte distanciation.

Après l'écriture et la lecture des textes, la discussion fait apparaître des positions différentes. Pour certains, l'aspect ludique de la contrainte permet des changements dans l'écriture. Il permet de sortir des habitudes et de prendre conscience de la nécessité de cette *écriture-là*, impliquée, pour penser comment l'écriture est reliée à la subjectivité. Elle permet d'amorcer l'analyse de sa relation à l'objet de la recherche, en particulier dans l'élaboration du mémoire. La recherche devient vivante.

D'autres repèrent la fonction de la fiction comme permettant de se protéger d'une trop grande implication. Mais surtout, cela permet de laisser revenir, dans la fiction, la part subjective enrichie par la fiction elle-même. Au travers de la fiction, un jeu subtil peut s'opérer, entre l'implication et la distanciation.

Pour d'autres, la consigne peut s'avérer très, voire trop implicante. Il est arrivé que des personnes refusent de lire leur texte, le considérant trop personnel. Elles n'avaient pas envie de « partager ça ». Cependant, au cours de la discussion, elles ont pu exprimer que cette écriture constituait un passage nécessaire pour engager un travail de distanciation.

Pour d'autres encore, les consignes ont une vertu essentielle : celle de devoir écrire, en temps limité, un texte, avec un début et une fin. Le texte apparaît alors, pourrait-on dire enfin, comme un objet séparé de soi. À partir de ce constat, la discussion fait apparaître le nécessaire travail de deuil de l'écrit idéal, même s'il s'avère fondamentalement impossible.

Dans la discussion, l'expression et la confrontation des différentes positions concernant les effets des propositions d'écriture et de lecture permettent d'analyser son rapport à l'écriture et de construire des ouvertures pour l'enrichir et éventuellement le transformer.

En d'autres termes, on pourrait dire que le processus de création dans l'écriture implique un ancrage symbolique qui permet le passage entre la réalité psychique et la réalité sociale et qui constituerait ainsi l'essence de la socialisation et de l'insertion. Je propose de comprendre ce passage avec l'aide du concept de sublimation chez Freud.

La sublimation consiste à remplacer l'objet et le but sexuels de la pulsion par un objet et un but non sexuels. C'est une aptitude de la pulsion à trouver de nouvelles satisfactions non sexuelles, par l'échange et la substitution, par le passage d'une satisfaction à une autre (Nasio, 1992).

Deux conditions doivent être remplies pour que le processus de la sublimation ait lieu :

– Pour se produire, la sublimation a besoin de l'intervention du moi narcissique. Grâce au plaisir intermédiaire de la gratification narcissique, de l'artiste par exemple, la satisfaction peut être sublimée.

– L'élément qui impose le détournement de la pulsion n'est pas la censure qui réprime (comme dans le refoulement) mais l'idéal du moi qui exalte, guide et encadre la capacité plastique de la pulsion. La sublimation ne peut se développer sans le soutien nécessaire des idéaux symboliques et des valeurs sociales de l'époque et de l'institution dans laquelle il est question de s'insérer.

Ainsi, en permettant au sujet de s'inscrire dans une dynamique de socialisation qui concrétise « le moins névrotiquement possible » sa problématique pulsionnelle, le processus de sublimation peut être considéré comme un enjeu essentiel pour l'éducation.

L'ATELIER : UN ESPACE POTENTIEL

UN LIEU POUR LA SUBLIMATION

Au regard de ce qui précède, il semble possible d'identifier l'atelier d'écriture comme un lieu qui va favoriser le processus de sublimation. En effet, le travail de création, à travers l'expérience du langage dans l'écriture, peut remplir le rôle de régulateur psychique des pulsions :

- par la découverte et la reconnaissance du plaisir ;
- par le processus de restauration narcissique ;
- par la mise en œuvre de l'idéal du moi ;
- par le travail du rapport à la loi du langage (de la langue, de l'autre) ;

- par le travail de deuil de l'écrit idéal ;
- par la nécessaire interrogation concernant la valeur et la socialisation de ses écrits, dans l'atelier et/ou hors de l'atelier, en particulier lors d'une exposition, de la publication d'un livre, de la réalisation d'un mémoire...

Le chemin de prise de conscience du sujet, de ce qui le fonde, par l'analyse et la distanciation, permet de reconnaître et de transformer sa posture (ses repères symboliques en même temps que ce qui lui en échappe) et cela lui permet de transformer son regard sur le monde. Ainsi, ces processus vont amener la personne à s'interroger sur la socialisation et à poser fondamentalement la question de l'insertion : quelle insertion ? Quelle reconnaissance, pour quelle(s) valeur(s) ?

Selon le rapport que chacun entretient avec ces questions, le travail ne sera pas le même. La relation entre le plaisir et le travail, entre le plaisir et la souffrance, peut être différente. Elle évolue différemment pour chacun. En effet, il peut être important et nécessaire, dans certains cas, de passer par une phase d'écriture davantage impliquée que distanciée, par une phase de restauration narcissique plus ou moins longue. Souvent, le passage à l'écriture témoigne pour le sujet d'une transformation fondamentale du rapport au travail. Le passage à l'écriture peut constituer, pour certains, une entrée dans le registre du symbolique qui prend alors la valeur d'une épreuve initiatique, épreuve nécessaire pour créer les conditions du désir d'apprendre et donc d'un réel travail d'apprentissage.

Pour illustrer la singularité du passage à l'écriture, je citerai ici de brefs extraits d'entretiens.

D. : « Il se passe des choses importantes. On écrit, puis on dépose un écrit dans une zone de rencontre entre l'intérieur et l'extérieur. Lire c'est entrer dans la pensée de quelqu'un, écrire c'est comme entrer dans la fabrication d'un tissu vivant, avec des cellules de ramification... Comme une peau, une membrane. Quand on écrit, des choses montent à la surface et sont exposées à la lumière... Il s'agit de se séparer de l'expérience en la nommant et en la construisant. Sortir de son œil pour rendre visible, donner à voir. La fonction symbolique de l'écriture est importante. Le processus psychique à l'œuvre renvoie à la castration. »

C. : « Écrire, c'est se coucher sur du papier... c'est se dire à soi, à l'autre... Dans le processus de déformation et de reformation, c'est une re-narcissisation... L'atelier d'écriture, c'est ce qui m'a permis de me lâcher, parce

que les autres se lâchaient. C'est ce qui permet de lâcher le jugement de l'écrit et d'appriivoiser l'idée du jugement comme castrateur. »

F. : « C'est une initiation à rendre compte, il n'y a pas de reconnaissance sans le regard de l'autre. »

UN ESPACE D'ÉCOUTE ET DE CRÉATION

Les différents aspects que revêt l'atelier d'écriture m'ont conduit à le concevoir comme un espace potentiel au sens où Winnicott (1971) le définit, c'est-à-dire comme un espace où la fonction symbolique du jeu peut se mettre en œuvre, à travers l'exploration et le développement de la créativité, à travers la reconnaissance de l'autre.

Pour Winnicott, l'espace potentiel se situe comme une zone intermédiaire d'expérience entre le dedans où règne la subjectivité totale et le dehors qui a ses propres dimensions et qui peut être étudié objectivement.

« Cette aire intermédiaire d'expérience subsistera tout au long de la vie, dans le mode d'expérimentation interne qui caractérise les arts, la religion, la vie imaginaire et le travail scientifique créatif ». (Winnicott, 1971, p. 25)

C'est un espace de jeu où, sur la base de l'illusion de la non-séparation, des objets et des phénomènes transitionnels vont se constituer. C'est ce qui permet au sujet de s'engager dans cette tâche humaine interminable qui consiste à maintenir, à la fois séparées et reliées l'une à l'autre, la réalité intérieure et la réalité extérieure. Winnicott insiste sur le paradoxe impliqué dans l'utilisation faite par le petit enfant, puis par l'adulte des objets transitionnels dans cet espace.

L'atelier d'écriture, en tant qu'aire intermédiaire d'expérience, semble un lieu privilégié pour maintenir ce paradoxe et le réouvrir s'il fait défaut. Parce qu'un sentiment de confiance et de sécurité peut se créer et se développer, l'aire de jeu qu'il représente, « aire infinie de séparation », va permettre à l'individu de vivre une expérience culturelle enrichie et de s'engager très concrètement dans le processus de sublimation.

Ainsi, l'atelier d'écriture, en tant qu'espace potentiel de création, où peut s'exprimer la tension nécessaire entre le sujet et son environnement, va permettre la rencontre entre la réalité concrète des pulsions et l'abstraction du symbole.

En effet, lors de séances d'analyse de la pratique des animateurs d'ateliers d'écriture (formateurs, enseignants, infirmiers, psychologues, écrivains...), j'ai pu repérer comment l'atelier pouvait constituer :

– Un lieu d'écoute et de valorisation d'une parole qui advient, pour soi et pour l'autre, imprévue, imprévisible.

B. : « Je suis mathématicien, je n'avais jamais pensé aller ainsi dans l'imaginaire, je suis surpris, je ne me reconnais pas, mais... je suis heureux. »

G. rapporte les paroles d'un participant : « Ça vous réveille la tête et... je ne me savais vraiment pas capable d'écrire comme ça. »

– Un lieu d'accueil de la transformation du sujet qui se produit à travers le travail de l'écriture – en tant que phénomène transitionnel –, c'est-à-dire un lieu d'accueil du sujet dans son rapport au manque et dans son rapport à l'objet (les écrits pouvant être considérés comme des objets transitionnels).

A. : « Je vois deux étapes : la première de crise, de confusion, de désordre, parfois de déplaisir et même d'angoisse, parce que cela pose la question de l'accessibilité à soi-même. La seconde étape est le plaisir, le plaisir de lire aussi. Il s'agit de tisser, de se faufiler, d'écouter en soi en quoi ça prend sens... C'est une autre sensibilité qui se met en place, une autre réorientation psychique, un ancrage qui stabilise. La fabrication est un élément important. On peut se perdre. On s'abstrait, on change de plan. La question avant était : vais-je m'autoriser à bouger, à changer de place ? Oui, on change des choses sur le long terme. Après, on peut retrouver le chemin. »

– Un lieu où la question du beau peut être posée et éprouvée, entre l'émotion, la subjectivité et la reconnaissance sociale, entre la norme et la subversion.

Au cours d'une des dernières séances d'atelier, il m'arrive de proposer *une consigne barthienne*.

Je commence par lire des extraits de la leçon inaugurale de la chaire de sémiologie littéraire au Collège de France prononcée par Roland Barthes le 7 janvier 1977 (Barthes, 1977). Associant l'écriture scientifique au pouvoir, il met l'accent sur la nécessité d'introduire, au cœur de ces énoncés, une rupture, des fragmentations, une décentration, l'excursion... Où ce qui est essentiel n'est plus le savoir comme objet à posséder, mais le sujet de l'énonciation. En particulier, il développe l'idée que la littérature, dans sa relation privilégiée avec la saveur, fait du savoir une fête...

Après cette lecture, je donne la consigne suivante : « vous choisissez un mot de votre mémoire, vous le prenez avec vous et vous allez marcher, avec ce mot... Regarder, observer, sentir, ressentir, percevoir, contempler, écouter... Avec ce mot... vous marchez, pendant 30 à

40 minutes. Vous pouvez prendre des notes. Je vous donne un carnet.

Puis, vous écrirez un texte pendant 30 à 40 minutes. Dans la salle où nous sommes ou ailleurs si vous préférez. »

Lors de la lecture des textes, des positions différentes sont explicitées. Certaines personnes éprouvent des difficultés pour *entrer* dans la consigne. D'autres au contraire en retirent une grande joie d'écriture. Pour la majorité, cette consigne, après toutes les autres, permet de faire le lien entre ce travail en atelier et le travail d'écriture du mémoire. Elle permet en particulier de reformuler les questions soulevées lors de séances précédentes d'analyse des représentations du *beau texte*, du *bon texte*, du *bien écrire*.

Ainsi, advenir dans le mouvement de l'écriture, se sentir capable d'écrire et d'intéresser les autres par ses écrits, va pouvoir constituer l'essentiel du moteur du travail de création et finalement du « travail du penser ». Dans l'atelier, il apparaît que l'ensemble de ces processus créatifs permet de réaliser le travail symbolique qui inscrit le sujet dans une réelle démarche de socialisation ou l'apprentissage se trouve articulé au désir.

IMPLICATION POUR LA FORMATION DES ANIMATEURS D'ATELIERS

Dans cette perspective, la réflexion sur le rôle de l'animateur d'atelier trouverait ici sa place. En tant que garant de cet espace potentiel, l'animateur, à la fois fiable et faillible, est amené à assumer une fonction complexe. En effet, il sera probablement amené à passer d'une fonction « maternante », devant favoriser un sentiment de sécurité, maintenant ainsi la part de l'illusion nécessaire, à une fonction « paternelle », initiatique, davantage référée au registre du symbolique. Il sera conduit à faire des propositions de travail ouvrant sur des champs où le sujet pourra faire l'expérience du passage de la dépendance à l'indépendance, de la continuité à la contiguïté. L'animateur sera conduit, à travers le processus d'écriture et la production d'écrits, à aider le sujet à constituer des objets transitionnels consistants et devra donc aménager des phases, des étapes... et créer des situations visant l'expression et l'acceptation de ce paradoxe que revêt l'activité créatrice. À travers l'analyse des pratiques, j'ai pu repérer que la complexité de cette fonction renvoie à différents registres de compétences. Lors de la mise en place de la formation débouchant sur le Diplôme d'Université d'animateur d'ateliers

d'écriture, il s'est avéré nécessaire de mener une réflexion approfondie sur cet aspect. J'indique ici les quatre axes principaux que l'équipe pédagogique a définis et sur lesquels nous poursuivons la réflexion avec les enseignants et les participants à cette formation :

- le développement de compétences en psychologie clinique (capacités d'accueil, d'écoute et d'analyse) ;
- une clarification de son rapport personnel à l'écriture et à la littérature, comportant aussi une interrogation éthique sur ce que faire écrire veut dire ;
- une interrogation anthropologique sur la place de l'écriture dans notre société et dans les institutions qui proposent des ateliers d'écriture ;
- le développement de compétences pédagogiques et didactiques.

Cette réflexion, indispensable pour continuer à interroger comment l'animateur peut remplir son rôle, se concrétise, en particulier, dans les mémoires que les participants doivent écrire pour obtenir le DU.

Pour conclure, l'atelier d'écriture, en tant que lieu de croisement entre le travail réel et le travail symbolique, en tant qu'espace potentiel initiatique, pourrait constituer le creuset d'une réelle interrogation sur le désir d'apprendre et sur ce que peut être l'insertion dans toute sa complexité.

L'atelier d'écriture pourrait être le lieu social de l'écoute et de la parole où va se développer « le travail du penser » comme préalable ou condition à l'insertion. La rencontre avec la question de l'art et de la création semble contribuer à mettre le sujet en position ou plutôt en *posture d'auteur* et non d'exécutant de la langue. Auteur,

c'est-à-dire aller à l'origine, là où l'écriture n'est plus un outil mais s'avère être un réel travail du rapport du sujet au monde.

Françoise BRÉANT

Maître de conférences

Université Paul Valéry – Montpellier III

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ARDOINO, J. (1992). *L'implication*. Documents *se former+*, n° 511.

BARTHES, R. (1977). *Leçon*. Paris : Seuil.

BRÉANT-CASPELLI, F. (1997). *Le passage à l'écriture. Transfert et sublimation dans la relation éducative*. Thèse de doctorat, Montpellier III.

BRÉANT-CASPELLI, F. (1999). Devenir auteur : écrire, entre formation, recherche et professionnalité. La question du sens et la sublimation. *L'Année de la recherche en sciences de l'éducation*, p. 27-42.

BRÉANT-CASPELLI, F. (2003). La discussion en atelier d'écriture. Communication au Colloque international « *La discussion en éducation et en formation : socialisation, langage, réflexivité, identité, rapport ou savoir et à la citoyenneté* » organisé par le CERFEE-Montpellier, 23 et 24 mai 2003.

FREUD, S. (1956). *La naissance de la psychanalyse*. Paris : PUF.

NASIO, J.D. (1992). *Enseignement de 7 concepts cruciaux de la psychanalyse, « le concept de la sublimation »*. Paris : Payot, p. 109-140.

ROSSIGNOL, I. (1996). *L'invention des ateliers d'écriture en France : analyse comparative des sept courants clés*. Paris : L'Harmattan.

WINNICOTT, D.W. (1971). *Jeu et réalité. L'espace potentiel*. Paris : Gallimard.